

La Violence dans l'œuvre d'Ahmadou Kourouma

Saave Nanna and Ijah Gideon Akase

Department of French, Nasarawa State University, Keffi.

Corresponding author: akaseijah@gmail.com

Resume

La société africaine postcoloniale est marquée par l'autoritarisme, le népotisme, la dictature et par beaucoup d'autres maux qui caractérisent la classe au pouvoir. Les peuples africains s'attendaient à une vie beaucoup plus aisée, mais leur rêve va s'estomper pour laisser place à la misère. De ce fait, la production littéraire de cette génération se reconnaît par: « la dénonciation des injustices, des inégalités, de la démagogie, de la tyrannie, du gaspillage... et de bien d'autres fléaux ». Ils exploitent, maltraitent, tuent leurs confrères à cause de pouvoir. Leur attitude est provoquée par l'égoïsme et la manque d'une direction politique efficace. Compte tenu des nouvelles réalités et des nouvelles conditions sociales, économiques, politiques, culturelles et historiques, la création artistique et surtout littéraire, devient très prolifique. Ces écrivains critiquent, dénoncent et satirisent l'administration de ces chefs d'Etat. C'est à ce période et dans ce cadre que s'insère Ahmadou Kourouma. Certes les indépendances en tant que séquelle de la colonisation, restent aux changements des structures internes dans tous les pays, changements qui, au lieu d'améliorer le niveau de vie du peuple, leur apporte d'autres formes d'esclavagismes, de colonialisme ; en fait de la dégradation physique et humaine pires que ce que les pays vivaient pendant la colonization. C'est dans cette perspective que situe l'œuvre d'Ahmadou Kourouma.

Mots-cles: Pouvoir, Guerre, Tyrannie, Viol, Enfant-Soldat.

Abstract

Post-independence Africa is dominated by totalitarianism, nepotism and dictatorship amongst other societal ills which are characteristic of the ruling class. African people before independence were hoping to have more freedom and employment opportunities after independence. Still, these illusions soon dashed away giving place to misery as a result of mediocrity and other social ills became the order of the day. As a result of this African writers started denouncing this type of governance. In light of the above, Ahmadou Kourouma came to light as one of the critics of this ugly form of oppressive leadership on the continent.

Keywords: Power, War, Tyranny, Rape, Child Soldier.

Introduction

Selon diverses rapports biographiques, Ahmadou Kourouma est né à Boundiali, en Côte-d'Ivoire, en 1927, dans une famille de petite noblesse musulmane malinké. Il fait ses études en Guinée, au Mali et en France. Il a une expérience de travail très épandue ayant fonctionné à divers moments de sa vie comme tirailleur dans le corps expéditionnaire français d'Indochine, et comme fonctionnaire publique en Côte d'Ivoire, au Cameroun et au Togo: expériences qui marqueront énormément ses écrits car, dans ces romans, on en trouve ici et là, peu ou prou, quelques bribes ; ce qui les rend plus réalistes et pratiques. Le travail dans

le service public lui offre aussi une compréhension approfondie du fonctionnement des leaders africains dont les activités despotiques sont dépeintes graphiquement et au verbe très facile dans ses œuvres. Son service comme tirailleur sénégalais s'investi très bien dans la présentation des perspectives militaires qui ne manquent pas dans tous ses romans, mais en particulier dans *En attendant les votes des bêtes sauvages*, *Allah n'est pas obligé* et son jumeau, *Quand on refuse, on dit non*.

Pour des raisons apparentes, Ahmadou Kourouma appartient à la classe des écrivains africains de la postindépendance (quoique son premier roman, *les soleils des indépendances* touche un peu l'ère colonial). C'est un écrivain de la période post coloniale qui marque le début d'une ère littéraire nouvelle et la deuxième génération de romanciers africains. Selon Jean-Claude Nicolas, 1985, la deuxième vague d'écrivains africains de littérature d'expression française vient après les indépendances en 1960 avec Charles Nkomo (compatriote de Kourouma), Francis Bebe (qui gagne le grand prix du roman de l'Afrique Noire en 1967) et Nazi Boni. Il y avait une interruption dans la création littéraire qui occasionna un silence dû en partie aux nouvelles responsabilités politiques des élites à la tête de leurs nouveaux états indépendants. A ces élites, revient la double responsabilité littéraire et politique. Nicolas renchérit que ces lourdes responsabilités politiques et civiques s'emportèrent sur les devoirs d'écrivains aux premières heures des indépendances et forcèrent ces derniers à s'occuper plutôt des problèmes politiques de leurs jeunes nations. On assiste donc à un abandon partiel ou total des responsabilités littéraires qui explique le manque et le silence littéraires de la première décennie après les indépendances. Ahmadou Kourouma et Yambo Ouologuem viendront en 1968 mettre fin à cette période peu productive par leurs œuvres respectives : *Les Soleils des Indépendances* et *Devoir de Violence*. C'est le début d'une nouvelle ère dans la littérature africaine d'expression française avec l'octroi massif des indépendances politiques aux pays africains. Koffi H Lamewona nous signale que

L'année 1960 marque un tournant décisif dans l'histoire de l'Afrique car la plupart des colonies européennes du continent accèdent à l'indépendance politique. Mais, malheureusement, les citoyens de ces pays, qui rêvaient et s'attendaient aux bonheurs et à une vie paisible après le départ des blancs colonisateurs, qui croyaient que l'indépendance apporterait la solution à tous leurs problèmes, seraient déçus. Au contraire à leur espoir, ils vivront des mutations que leur apportent la nouvelle situation. Les citoyens, la masse publique, se trouvent donc, stupéfiés qu'ils soient, devant une Afrique à la recherche de soi et de son équilibre politique, économique, sociale et culturelle. L'exercice de pouvoir fait surgir encore plus de surprise : ceux qui étaient compagnons inséparables pendant la lutte de la libération deviennent des ennemis jurés, une fois arrivés au pouvoir. Les idéologies du départ se distendent ou s'affrontent même. La manière de construire le pays devient l'objet de divergence et de conflit. Avec la déception et les déboires sous le règne des africains, les problèmes des citoyens semblent même plus complexes.

Il faut remarquer que, dans différents domaines ou perspectives, les romans de Kourouma manifestent des caractères qui leur sont propres et valent une analyse critique pour mieux

les apprécier comme les chefs-d'œuvre qu'ils sont. En particulier, mais parmi beaucoup d'autres, les thèmes suivants sont traités avec ardeur dans ses romans.

Methodologie

Nous avons employé la method de la critique socio-critique qui a explique les oeuvres sociaux. Une approche qui est employer dans la liiteraure pour juger les oeuvres. C'est par cette approche qu'on a pu rassembler les donnes pour cette etude.

Types de violences dans l'oeuvre

La violence dans l'oeuvre Kourouma

D'après le *nouveau petit Robert de la langue française 2007*, la violence c'est le fait d'agir sur quelqu'un ou le faire agir contre sa volonté, en employant la force ou l'intimidation ; force brutale pour soumettre quelqu'un, disposition naturelle à l'expression brutale des sentiments. Les synonymes qui éclaireront plus la définition de ce dictionnaire seraient : sévices, maltraitance, brutalité, agressivité et agression, agitation, furie et tant d'autres (Bordas des synonymes p.917). Dans les romans de Kourouma, la violence abonde, et prend une place primordiale car c'est le moyen d'opération dans les nouvelles démocraties indépendantes qu'ils ciblent, aussi bien qu'un aspect intrinsèque et immanent de la vie, la tradition et culture du noir, le « sauvage ». La violence sert donc comme outil pour supprimer ou camoufler la défaillance, les méfaits des nouveaux leaders africains et pour assurer leur perpétration au pouvoir. Elle est aussi un truchement pour l'entraînement, la formation, tant physique que spirituel, chez les peuples ; et aussi pour régler les comptes entre soi au cas des désaccords. Dans l'oeuvre de Kourouma, beaucoup de ces côtes de la violence sont exploitées avec finesse.

Violence de politique générale

D'abord, il y a la violence politique perpétrée par les nouveaux gérants des pays africains récemment accédés aux indépendances. D'après Koffi H Lamewona, 1995, la violence politique que Kourouma vise dans son travail est due plus ou moins à l'incapacité des dirigeants de satisfaire les besoins, les expectations de ses concitoyens et leurs désirs de se vautrer perpétuellement au pouvoir : ce qui fait que les régimes deviennent dictatoriaux, engendrant la pauvreté, des peines, la misère et le désespoir. Dans *Les soleils des indépendances*, Fama Doumbouya, le protagoniste du récit, l'échantillon du peuple, s'annonce dépouillé par les indépendances nouvellement acquises. Pour lui, elles ne sont qu'une sorte d'orage lointain qui lui a tout débarrassés. D'un ton goguenard et satirique il fait un tableau de ses pertes :

négoce, amitiés, femmes pour user les nuits, les jours, l'argent et la colère a injurier la France, le père, la mère de la France.....Comme une nuée de sauterelles les indépendances tombèrent sur l'Afrique à la suite des soleils de la politique. Fama avait comme le petit rat de marigot creuse le trou pour le serpent avaleur des rats, ses efforts

étaient devenus la cause de sa perte car comme la feuille avec laquelle on a fini de se torcher, les indépendances une fois acquises, Fama fut oublié et jeté aux mouches. (24)

Pendant 50 ans le régime des indépendantistes sème la terreur dans le pays. L'on ne peut pas et ne doit le critiquer, quoi qu'il fasse ! Les chefs d'état opèrent avec l'absolutisme monarchique de Louis XIV qui avait déclaré que « l'état c'est moi ». Ces hommes deviennent des dictateurs en semant des systèmes du gouvernement qui sont caractérisés par des arrestations, des détentions, les coups d'états, la torture, la tuerie. Ces régimes deviennent arbitraires et coercifs. Toute forme de critique et d'opposition est prise pour « un complot contre le chef de l'état et le parti unique », et les prévenus sont arrêtés, détenus, torturés et, en plupart de cas, suppliciés. La plupart de temps, les accusés sont innocents, les complots sont inventés, mais ils sont jugés coupables. Pour Koffi, ce période représente le démon de la misère, de la destruction, de « l'illégalité, la stérilité . . . les épidémies et les nuages de sauterelles » (121). Dans *Les soleils des indépendances*, Fama finit, lui aussi, finit par être arrêté, accusé du complot de tuer le président. Il est détenu dans des conditions inhumaines et torturé pour « lui faire parler », c'est-à-dire, fléchir et accepter la faute. En fin, à cause peut-être de son âge, il est libéré et gracié. Mais la plupart des incarcérés, les autres compatriotes de Fama, ne sont pas si veinards. On les tue, innocents, qu'ils soient, après leurs ayant fait « boire leurs urines et mangés leur excréments ». Quelle violence!

Aux yeux des citoyens comme Fama, donc, l'indépendance n'apparaît plus comme le salut ou la rédemption auxquels ils attendaient pendant la période de l'agitation, celui des soleils de la politique, période des rêves grandioses. La part du gâteau national qui leur est dévolue c'est « la carte d'identité et celle du parti unique » qui ne sont rien de valable.

Dans *En attendant le votes des bêtes sauvages*, la violence politique est plus anéantissant. Koyaga vient d'accéder au pouvoir par les moyens violente et acerbes. Avant de s'installer et de se mettre au « travail », il rend visite aux dictateurs des quelques pays d'alentour. On lui fait une leçon sur le maintien et l'exercice du pouvoir par un dictateur. Dans tous les cas, l'emploi de la violence contre le peuple pour subjugué est fort recommandé. Un de ses hôtes, qui s'est nommé empereur, lui dit que dans les dictatures, l'institution la plus important c'est la prison; et qu'il faut être brutale, même avec des relations ou amis les plus proches. Par exemple, l'Empereur incrimine son ami et conjurant dans le coup d'état qui lui a accordé le pouvoir, et va le tuer après toutes sortes de supplices – souffrances corporelles. Le narrateur dit :

L'empereur voulait que le colonel ait, avant de crever, - c'était la règle -, bu ses urines et mangé ses excréments. Zaban était l'officiel qui, à la tête des élèves officiers de l'Ecole nationale de l'administration, avait réussi le putsch qui avait fait de l'homme au totem hyène un chef d'Etat. C'était donc un grand ami de l'empereur, son premier compagnon...Il était donc humain qu'il le torturât et le condamnât à mort. (217).

Tout à travers le roman figurent les violences politiques qui prennent différentes formes : le chicot, torture, passage aux balles des opposants et des proches, ainsi de suite ; toute ça pour s'approprier le trésor national sans mot du peuple, pour n'avoir nul compte à rendre

aux citoyens. Ce topo est bien fait dans tous les romans de Kourouma, et ce que nous avons mentionné ci-dessous nous ne l'avons fait qu'à titre d'exemple.

Violence pour le partage de pouvoir

Et puis, il y a la violence provoquée par le partage du pouvoir. Dans tous les romans de Kourouma, la violence suite aux bagarres et intrigues pour le partage de pouvoir est bien reflétée, mais c'est dans *Allah n'est pas obligé*, et par extension dans *Quand on refuse, on dit non*, qu'elle est plus développée et explorée par l'auteur. Dans ce roman, il s'agit d'une véritable guerre principalement entre Samuel Doe, Charles Taylor et le Prince Johnson ; guerre qui oppose les tribus majeures du pays. Il faut noter dès le début que l'intrigue de ce roman n'est pas fictive comme dans les autres romans : il s'agit de personnages réels qui ont évolué dans les rôles racontés. Donc c'est une vraie histoire de ce pays présentée par un Kourouma ancien tirailleur qui use de ses expériences pour nous donner une description plus graphique de la situation qu'aucun journaliste n'aurait pu le faire. Dans l'histoire, il s'agit d'une guerre tripartite au sein de laquelle Charles Taylor et le Prince Johnson veulent assurer la destitution du président en exercice, Samuel Doe pour prendre sa place, chacun pour soi, alors que ce dernier, lui aussi, veut se perpétuer.

Quand on dit qu'il y a une guerre tribale dans un pays, ça signifie que des bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse ; ils se sont partagé le territoire ; ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagés tout et tout et le monde entier les laisse faire. [...] Et ce n'est pas tout ! Le plus marrant, chacun défend avec l'énergie du désespoir son gain et, en même temps, chacun veut agrandir son domaine. (51).

Le Libéria, le « fotou Libéria », qui fait cadre de cette histoire est vraiment boursouffler par cette guerre pour le contrôle de pouvoir politique et, partant, les ressources du pays. La guerre est si ravageuse et répandue que « les gens abandonnent les villages où vivent les hommes pour se réfugier dans le forêt où vivent les bêtes sauvages. Les bêtes sauvages, ça vit mieux que les hommes » (93.)

Le comble de la violence est démontré dans les tueries abondantes par tous les groupes, appelés « bandes » par le narrateur, mais le meurtre de Samuel Doe en est même le summum :

Il le prit par l'oreille, le fit asseoir. Il lui coupa les oreilles, l'oreille droite après l'oreille gauche. [...] Plus le sang coulait, plus Johnson riait aux éclats, plus il délirait. Le Prince Johnson commanda qu'on coupe les doigts de Samuel Doe, l'un après l'autre et, le supplicie hurlant comme un veau, il lui fit couper la langue. Dans un flot de sang, Johnson s'acharnait sur les bras, l'un après l'autre. Lorsqu'il voulut couper la jambe gauche, le supplicie avait son compte : il rendit l'âme. (138).

Quand tout cela a lieu, Johnson est délirant, riant à gueule déployée. On enlève le cœur de Samuel Doe, et, pour paraître plus cruel, plus féroce, plus barbare et inhumain, un des officiers de Johnson mange la chair humaine, et les restes du dictateur sont exposés pendant deux jours et deux nuits aux charognards qui en font une bonne. Quelle violence !

Nous sommes tous au courant du fait qu'il a fallu l'intervention des forces armées des pays de l'Afrique occidentale, sous l'égide de la CEDEAO, mené par le Nigéria, pour mettre un terme à cette guerre barbare et surtout sanglante entre « frères » après plusieurs années de l'hécatombe qu'elle a engendré. La même violence guerrière se manifeste dans *Quand on refuse, on dit non*.

Violence linguistique

Il y a aussi la violence linguistique imposée par la colonisation. Selon Koffi H Lamewona, après les indépendances politiques, les peuples jadis colonisés se sont retrouvés sans héritiers, nantis de langues étrangères européennes, langues de "civilisation" et d'éducation. C'est le cas du français dans les pays africains comme la Côte d'Ivoire en Afrique de l'Ouest d'où Ahmadou Kourouma est originaire. Il constate et se rend compte de l'énorme et important système d'éducation orale africaine, toute une source de connaissance encyclopédique. Ce fut un système, une école d'initiation, d'information et de formation aux croyances et pratiques traditionnelles avant l'avènement de la colonisation et de la littérature classique européenne : l'âge du document écrit, la littérature écrite. (57)

Il faut également noter que la littérature authentique africaine de langue française avant l'ère de Kourouma, à partir de *Batouala* de René Maran, y compris celle de la négritude, celle de l'histoire, et celle d'éducation, n'était pas totalement africaine car au niveau de style, elle s'est insérée dans le système français. C'est Kourouma, avec *Les soleils des indépendances* qui rompt d'avec le style conventionnel du roman français, particulièrement avec la langue. Il congédie la langue académique de ses précurseurs pour créer une langue syncrétique, empruntant du malinké et du français. C'est le début d'une nouvelle ère dans la littérature africaine d'expression française. Nicolas remarque à ce propos en analysant ce roman que : « Devant ce livre, les règles littéraires admises ne tiennent pas : Nous renonçons ici à appliquer les normes traditionnelles, car nous nous sentons en présence d'un phénomène qui s'est produit en dehors de toute structure conventionnelle... Le secret est de plaire et de toucher. Il faut donc en conclure qu'avec les *Soleils des Indépendances*, on est en présence de données nouvelles. (.179.) »

Sans trop appesantir sur aspect linguistique de la violence kouroumaïenne, puisqu'il est développé en plus de détails dans une section lui afférant dans cet essai, nous nous bornerons à souligner ici que l'œuvre de Kourouma est considérée comme une solution aux multiples problèmes de la francophonie qui tend à une "balkanisation linguistique", aboutissant aujourd'hui, d'une manière concrète et partout palpable, à un français pluriel ou à des français régionaux périphériques.

Violence culturelle

En plus, et malheureusement, certains aspects de la culture promeuvent la violence – une violence brutale et deshumanisante. Dans toutes les sociétés décrites par Kourouma dans ses œuvres, il y a des cérémonies ésotériques de circoncision, d'excision, des chasseurs ou

des lutteurs. Toute ces rites sont glorifiés par la violence. Pour les concours de chasse et de lutte, les gens s'imposent la violence pour prouver leur supériorité et gagner le panégyrique du monde ; et le mysticisme qui entoure ces activités n'est que pour leur accorder un certain hermétisme et attirer la gloriole des non-adhérents. C'est ce mysticisme qui assure le respect perpétuel des cultes africaines qui, autrement, serait dédaignés et déconsidérés.

Mais quant aux rites de circoncision et de l'excision, c'est tout un autre pot de mayonnaise. Ce rite de passage de la minorité à la majorité est un acte social très important. Le poids de la tradition et la pression sociale sont si forts que mêmes les filles ne peuvent pas éviter la cérémonie, car elles ont peur de l'ostracisme sociale qui les attend si elles font autrement. Ces cérémonies sont celles d'accession, de mouvement, de transmutation d'un niveau dépendant au niveau de maturité, à un certain niveau de liberté, un niveau d'appartenir, de devenir « homme » ou « femme ».

Dans *Les soleils des indépendances*, Salimata, l'héroïne du roman, souffre d'une violence fortuite et gratuite liée au rite de passage qui se pratique dans sa société. Le clitoris, considéré comme une partie impure du corps de la jeune fille, doit être coupé afin de permettre à cette dernière de sortir de l'âge d'adolescence et de rentrer dans le cercle des adultes, c'est-à-dire dans les rangs des femmes prêtes à être mariées. D'après Etse Awitor, « pour cet acte, il s'agit de l'ablation du clitoris, des petites ou des grandes lèvres, ou de l'ensemble de l'appareil génital ». P127. Et malgré les traumatismes, les séquelles irréparables et les morts que cette pratique provoque chaque année parmi les jeunes filles en âge d'être excisées, ce rite de passage continue d'être pratiqué et soutenu par la vieille garde des traditions séculaires. Dans *Les Soleils des Indépendances* (1968), c'est le cas de Salimata qui retient notre attention. La violence et le traumatisme subis par celle-ci lors de son excision et les conséquences fâcheuses de cet acte sur sa vie de femme témoignent de la déshumanisation de cette tradition. Le traumatisme, la souffrance et la douleur liés à cette excision et au viol sont réitérés plusieurs fois dans le roman et témoignent de l'omniprésence de la blessure physique, morale et psychologique de Salimata. Pour Alexie Tcheuyap, il y a même pire : en plus de l'excision qui la laisse à moitié morte, Salimata est violée par Tiékoura, qui est chargé de la soigner.

Pour les garçons, il s'agit aussi de l'ablation du prépuce du pénis, et l'expérience n'est pas différente de celle des filles: douleurs indicibles, perte de sang, quelquefois même la mort. Mais pour eux, le rite semble être, d'après Koffi, "une bonne violence" car c'est une violence physique non destructrice, qui a pour but d'assurer leur bien-être, leur bonheur, celui de la collectivité, son épanouissement, son humanisation. L'important c'est que le corps féminin, comme le corps masculin des garçons circoncis, garde des cicatrices d'actes rituels qui se répètent annuellement, avec les mêmes formes de violence.

Le viol

La souffrance physique apparaît aussi sous la forme du viol. Défini comme une relation sexuelle effectuée contre le consentement de l'une des parties prenantes de l'acte, le viol est évoqué dans la mésaventure des 'small-soldiers' qui inondent les champs de conflits. La

pratique établit un rapport de force entre un bourreau et une victime. Le viol fait partie des exactions inhumaines qui volent non seulement l'innocence et la pureté des personnages-enfants, mais détruisent aussi leurs rêves de bonheur. C'est le cas de la petite Sarah, violée par un adulte d'une barbarie démentielle dans *Allah n'est pas obligé*:

Il offrit des bonbons, et d'autres friandises à Sarah. Sarah le suivit de bonne foi vers les halles, loin de toute habitation. Là, il déclara à Sarah qu'il allait lui faire l'amour en douceur sans lui faire du mal. Sarah eut peur, se mit à courir et à crier. Le monsieur plus rapide et plus fort attrapa Sarah, la renversa, la maîtrisa au sol la viola. Il alla si fort que Sarah fut laissée comme morte. (96)

Dans *Les soleils des indépendances* Salimata, après s'être évanouie à cause du sang qu'elle a trop perdu suivant son excision, est confiée à marabout Tiékoura pour qu'il la soigne. Malheureusement, celui-ci la viol – acte dont les conséquences stigmatisantes resteront avec elle pendant toute sa vie.

Qu'il s'agisse de l'excision traumatique de Salimata dans *Les soleils des indépendances*, de la violence des conquêtes coloniales dans le même roman, des dictatures ubuesques dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, des viols des jeunes filles comme Salimata et Sarah, des violences de partage de pouvoir ou de son acquisition et rétention, Kourouma semble véritablement faire de la violence une catégorie esthétique des thèmes de la littérature africaine.

L'enfant-soldat

Ce phénomène est commun en Afrique en raison de la prolifération des guerres. D'après Imeta Akakpo, pour minimiser les coûts de la guerre, la plupart des chefs de guerre qu'on désigne par « seigneurs de guerre », recourent à ces enfants pris de force, recrutés par intimidation, ou qui viennent de leur propre gré. Une fois intégré au corps armé, ces enfants sont de redoutables machines de guerre. On voit un recrutement plus ou moins massif d'enfants qui, sans connaître les causes et les conséquences de ces guerres, en deviennent les principaux acteurs. L'enfant devient un allié de la violence politique.

Mais, pour commencer, toutes les activités sociales sont endommagées par la guerre, et les parents ont du mal à subvenir aux besoins alimentaire et sanitaire de leurs enfants. Dès lors, on observe une carence dans l'encadrement et la protection que le cadre familial doit offrir à l'enfant. Les institutions telles que l'école et l'Eglise perdent complètement leur vocation protectrice et éducatrice. Le seul espoir aux enfants de vivre et de subvenir à leurs besoins vitaux est de se joindre à un groupe armé, car, comme dit Brahim dans *Allah n'est pas obligé*, « là-bas il y avait des salaires. Et ça tombait juste et bien comme les mangues au mois d'avril » p.84. Par conséquent, les enfants, laissés à eux-mêmes, sont contraints de devenir des enfants-soldats afin de pouvoir subvenir à leurs besoins ; peu importe le prix à payer. Ce qui fait dire à Marie Feyel-Bulté dans *Visions de l'enfant-soldat : construction d'une figure dans les littératures africaines*, que c'est la conjoncture de ces guerres qui modifie les contours de l'enfance au point de créer une figure hybride, en morceaux: l'enfant-soldat, s'impose d'abord à qui la vit ou la subit comme une matière brute,

fuyante ou informe ..., une force qui s'empare de l'enfant. L'enfant, dans « la matière brute » de l'Histoire, dans ce monde en crise que sont les pays africains touchés par les guerres civiles..... C'est l'Histoire qui le transforme en puzzle, qui fragmente et défigure l'enfant qui, devenu soldat, entre dans l'engrenage mortifère de la guerre. L'enfant-soldat est, comme nous le verrons, un être de l'hétérogène constitué de plusieurs éléments distincts, de plusieurs pièces dispersées. (.51)

L'enfant que nous présente Kourouma dans *Allah n'est pas obligé* est un enfant au milieu de guerre, qui n'a d'autre choix que de s'y insérer pour survivre. Il excelle dans toutes les formes de monstruosité parce que, dressé à tuer, il ne connaît pas la pitié. Que ce soit le colonel Birahima ou le capitaine Kik, Sosso la panthère, Johnny la foudre, Siponni la vipère, l'enfant soldat dans ce roman n'a qu'une seule morale : celle du *kalanichkov*. Il est déjà un vétéran expérimenté de la guerre en qui s'est développée une maturité précoce et négative qui l'a entièrement insensibilisé. Birahima, à douze ans seulement, s'est engagé comme soldat, d'abord pour avoir la chance de poursuivre le chemin qui doit le mener à sa tante, ensuite, comme une solution à la précarité dans laquelle il vit. De plus, il n'a personne pour prendre soin de lui, et avec l'arme dans la main, il se forme une identité du Caïd qui n'a plus peur de rien, identité qu'il emmène avec lui dans *Quand on refuse on dit non*. La plupart des enfants de son époque, comme nous le révèle Kourouma, sont contraints à ce changement de vie pour pouvoir protéger leur existence sur terre. Les seigneurs de guerre utilisent donc ces gamins pour des fins nuisibles. Ces petits sont formés et entraînés à manier les armes et prêts à tout faire pour protéger particulièrement leurs vies, et par extension, celles de leurs maîtres ou seigneurs de guerre. Ces moments de guerres et de troubles ont certainement laissé des séquelles néfastes dans la vie de ces enfants utilisés comme « enfants-soldats ».

L'enfant et la violence

Après l'hécatombe visité à sa famille, une nouvelle étape s'ouvre dans la vie de Birahima. Il s'agit de son départ, avec Yacouba comme guide et protecteur, à la recherche de sa tante Mahan. Cependant, cette quête n'est guère poursuivie avec ténacité par les deux aventuriers, mais elle revient de temps en temps sans marquer une progression notable vers une conclusion favorable et va d'ailleurs se terminer totalement en fiasco.

L'évocation de toutes les horreurs de la guerre semble être un jeu pour Birahima, un enfant d'une douzaine d'années. Par ailleurs, pour avoir vécu ces horreurs, Birahima minimise leurs portées discursives. Les bandits qui sont les chefs de guerre sont présentés comme des individus cruels. Birahima dans son entreprise explicative, donne le profil de la guerre tribale. Une guerre au cours de laquelle les innocents sont tués. La récurrence des verbes 'tuer' ou 'zigouiller' ou encore 'bousiller' dans le discours de Birahima installe le lecteur au paroxysme de la violence. Autrement dit, Birahima expose clairement cette violence dont les innocents surtout les femmes et les enfants sont victimes. Selon Akakpo, le discours de Birahima est tout de même surprenant du fait qu'il a participé à ces violences. Mais sa participation semble être justifiée par la peur. La violence dont Birahima fait mention le pousse à nourrir l'espoir de devenir un enfant-soldat. Kourouma fait ce rapprochement de

la violence aux les enfants-soldats qui sont devenus très violents et sans pitié quand le narrateur fait remarquer que :

C'est au moment de partir, quand ils ont voulu emmener les patrons associés et qu'un a refusé, qu'il y a eu un éclat. Un soldat-enfant s'est réveillé et a tiré. Ils ne connaissent que ça, tirer, rien que tirer. Et ça a fait un grabuge généralisé. Des fusillades nourries et résultat : des morts, de nombreux morts. Walahé ! Cinq soldats-enfants et trois soldats ont été bousillés. (.113.)

On voit clairement l'envergure de la violence dont vivent les enfants que nous présente Ahmadou Kourouma. Ils sont prêts à tout faire. La violence est devenue un sujet de gloire pour ces enfants entraînés pour devenir « enfant-soldat ». Tirer sur ses ennemis, c'est ce qu'on observe au temps de guerre mais lorsqu'on s'acharne sur les pauvres innocents et même parfois sur ses propres partenaires, c'est être vraiment méchant et violent. L'auteur évoque le cas de Sarah qui est en cachette la petite amie de Tété brûlée, en fait, très attachée à lui. Sarah fait partie des trentaines de combattants en route pour rejoindre le camp de l'ULIMO. Tout le groupe a besoin du haschisch comme remontant et Sarah en a tellement consommé qu'elle ne peut plus marcher. Lorsque Tété brûlée a voulu l'aider à se tenir debout, elle tire à bout portant sur son amant. Pourtant, sous l'emprise de la drogue elle n'a pas pu ajuster sa tire. Tété brûlée riposte en lui envoyant « une rafale dans les jambes et l'a désarmée ». p.89. Malheureusement pour Sarah, elle ne peut pas continuer le trajet et « finit dans la gueule des vautours et des fourmis magnans ».

Un autre cas évoqué par l'auteur est celui de Fati, un personnage du roman. Elle est comme les autres enfants-soldats, très méchante. Comme les autres filles soldats, elle fume le hasch et « croque de l'herbe et est tout le temps dans les vapeurs » p.95. Lors de l'attaque d'un village un jour, à la recherche de quoi remplir le ventre, Fati tombe sur deux petits gamins très mignons. Et comme ils semblent être indifférents à la question que Fati leur pose, elle a voulu tirer en l'air pour les effrayer. Malheureusement, elle est « dans les vapeurs » et elle les a bien mitraillés avec sa kalachnikov. L'un était mort, l'autre blessé. Fati se fond en larmes car elle se rend compte qu'elle a fait du mal à des jumeaux. Or, selon la conception populaire, on ne fait pas du mal aux jumeaux. À partir de cet instant, l'âme de Fati sera hantée par les 'gnamas' (les gnamas sont les âmes, les ombres vengeresses des morts) des jeunes jumeaux. Pourquoi tirer sur des petits innocents d'ailleurs ?

La violence fait tant partie de la vie de ces enfants de Kourouma que d'autres parmi eux sont prêts à éliminer même leur maître. Nous avons le cas de Tété brûlée dans *Allah n'est pas obligé*, qui tue son maître Papa le Bon. La violence domine vraiment le pays si bien qu'une « mère n'avait pas pu emmener avec elle dans sa fuite éperdue (violente et extrême d'après mon Larousse) ses deux mignons enfants. » p.94, Non seulement on observe les enfants-soldats perpétrer la violence dans le pays, mais il y a aussi certains parents qui sont violents à l'égard de leurs propres enfants ou des enfants hébergés. Le cas de Sarah en témoigne. Bien qu'elle soit une enfant, elle doit aller vendre pour sa tante qui l'héberge chez elle. Sarah se lève très tôt chaque matin pour faire la vaisselle et la lessive et ensuite elle doit aller vendre la banane dans la rue. Au retour dans la soirée, elle doit mettre la marmite au feu et

laver le bébé. En cas d'une faute, elle subit des châtiments corporels et des punitions très dures : « Elle la chicota fort, l'enferma et la priva de souper. Elle menaça : 'la prochaine fois je te frapperai plus fort et t'enfermerai pendant un jour sans repas' » (91). En voici l'expérience de Sarah qui finit par la faire une enfant-soldat.

Un autre cas de violence énoncé dans *Allah n'est pas obligé* est semblable à celui de Mahan la tante de Birahima. Le père de l'enfant-soldat Sosso « la panthère » est lui aussi violent et souldard, avec l'habitude de frapper sa femme. Ne pouvant plus supporter de voir sa mère soumise à de telles humiliations, Sosso tue son père et s'enfuit du village.

Par ces exemples, Kourouma nous fait voir comment les enfants sont tous entourés de la violence dans les pays qui font cadre de ses œuvres de notre analyse.

L'enfant de la rue

Par un enfant de la rue, nous entendons un enfant peu ou prou sauvage, a des manières non raffinées, crues. Cette condition résulte soit d'un enfant qui a eu sa liberté précoce, donc qui n'a pas subi la formation familiale ; soit de celui qui n'a pas eu poisse de recevoir une éducation formelle ; soit de celui qui a reçus tout soin de formation nécessaire mais qui mène une vie bâtarde ou par choix, ou par influences sociétales. Pour Kourouma, il s'agit d'un syncrétisme de deux premières catégories, ce qu'il qualifie de « bilakoros déscolarisés » dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*.

L'œuvre de Kourouma fait beaucoup allusion au problème et au condition de l'enfant de la rue. La situation de la majorité des enfants pendant et après la guerre est de se retrouver dans la rue. Kourouma se sert de la littérature pour dénoncer l'état précaire dans lequel se trouvent les enfants, pendant et après la guerre. Dans *Allah n'est pas obligé*, la vie de Birahima connaît deux moments forts : d'abord, encadré de sa mère et de sa grand-mère ; ensuite l'orphelin devenu enfant-soldat. Avant la mort de sa mère, il mène une vie misérable mais tranquille. Il supporte sans se plaindre les douleurs de sa mère qui « marchait sur ses fesses » à cause de l'ulcère qui a handicapé sa jambe droite. Il est aussi habitué aux « odeurs abominables » de sa mère qui l'imbibent tout le corps. Quand sa mère est morte, Birahima s'est senti seul et sans protection malgré la présence de sa grand-mère. Le désespoir de n'être pas parti immédiatement avec sa tante Mahan l'entraîne dans la rue pour y partager la vie de délinquance avec les autres « bilakoros déscolarisés ». Lorsqu'il apprend enfin qu'il peut rejoindre celle qui aurait pu être sa « seconde maman ou sa tutrice » p.38, l'espoir renaît. Mais il n'a aucune idée de l'aventure qui l'attend sur cette voie qu'il « estime salutaire ». Birahima n'est pas seul dans la rue. Il y a aussi beaucoup d'enfants qui se retrouvent dans la rue à cause de cette défaillance du cadre familial. Ils forment la horde des enfants-soldats qui entre « en guerres tribales » avec Ibrahim. Sosso la panthère, Tête brulée, le capitaine Kik, Johnny la foudre, Siponni la vipère, Sarah, et beaucoup d'autres deviennent les enfants de la rue pour des raisons similaires. C'est la rue qui devient tout pour eux.

Apart la vie violente qu'ils adoptent en devenant des enfants-soldats, une autre marque mirobolante reconnu chez eux c'est l'emploi du langage vulgaire et plus adulte que leur âge. Les expressions fort communes dans la narration de Birahima telles « bâtard de bâtardise,

fichu pays, cul de mon papa, sexe de ma mere» etc., sont représentatives de celles de ces pairs. Il le confirme lui-même :

...Et trois... suis insolent, incorrect comme barbe d'un bouc et parle comme un salopard. Je ne dis pas comme les nègres noirs africains indigènes bien cravatés : merde ! putain ! salaud ! J'emploie les mots malinkés comme faforo ! (Faforo ! signifie sexe de mon père ou du père ou de ton père.) Comme gnamokodé ! (Gnamokodé ! signifie bâtard ou bâtardise.). (10).

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, les enfants de rue jouent un rôle très primordial et décisif dans la lutte contre la dictature du président Koyaga. Dans ce pays, la république du Golfe, il n'y a pas de guerre mais une dictature aussi vorace et même plus rapace que la guerre. Ici les enfants de la rue regroupent les orphelins, les déscolarisés (ceux qui ont abandonné l'école à différents niveaux), les chômeurs (ceux qui ont complété les études mais pour qui il n'y a pas d'embauche), des limogés, et les vrais bâtards. Le narrateur les qualifie de « nouveaux oiseaux des orageux cieus de la République du Golfe », mais ils ont plusieurs autres noms, tous négatifs et non-élogieux :

Jeunesse perdue, régiment des déscolarisés, désœuvrés, pickpockets, cambrioleurs. Vous Koyaga, dans un de vos discours effarants et haineux, vous les avez traités devant les députés de brigands bilakoros, des drogués et d'homosexuels. Nous les appelons bilakoros, déscolarisés ou lanceurs de pierres. (346).

Kourouma les amène en scène vers la fin du roman mais ce sont eux qui montent une pression plus effective contre le gouvernement, car, étant de la rue, et sans demeure connue, ils restent toujours évasifs pour continuer leur lutte. Comme ses homologues de *Allah n'est pas obligé*, « les déscolarisés sont des besogneux prêts à tout et à tout faire ». Ils sont à la racine des manifestations contre ses abus de pouvoirs, ses prévarications, etc. Ce sont eux, en conjonction avec les syndicalistes et d'autres démocrates, qui créent la révolte et les manifestations qui font plier Koyaga devant la demande pour les élections multipartites, et par implication, à la chute de son gouvernement. Mais à part ce rôle positif, ses enfants se constituent une grande nuisance à la société : voleurs à tire, brigands, consommateurs des drogues et stupéfiants, etc.

Les enfants de la rue sont un réel souci pour Kourouma. C'est pour cette raison qu'ils dénoncent cette situation dans ses romans.

L'enfant orphelin

La présence des parents dans la vie d'un enfant est primordiale pour son développement physique et psychologique normal. Lorsqu'un enfant perd l'un de ses parents ou les deux, cela se répercute sur sa croissance et son développement. Il devient un souci non seulement pour sa famille mais aussi pour la société en générale. Birahima, comme Kourouma nous le présente, perd son père dès son plus jeune âge. Il devient orphelin de père. La vie de sa mère aussi est très courte. Elle rend l'âme peu après la mort de son mari. Ils laissent alors derrière eux, Birahima « orphelin » de père et de mère. Kourouma nous dépeint les problèmes que les enfants « orphelins » rencontrent dans la vie. La guerre a un grand rôle à jouer sur ce

plan, car la plupart des parents sont décédés à cause de la guerre et les enfants sont livrés à eux-mêmes. Ils finissent aussi par rejoindre la guerre en tant qu'enfants-soldats, et leurs activités destructives dans cette optique ont déjà été élaborés dans la section afférant, et ne doivent pas nécessairement être reprises ici.

L'enfant et la drogue

Sur chaque paquet de cigarette ou du tabac ou encore sur les panneaux publicitaires des fabricants de ces produits est insigné en grands motifs cette avertissement : « Le tabac nuit gravement à la santé ». C'est une exigence des ministères de la santé, voire celle de l'Organisation mondiale de la sante, comme préalable à la production et vente du tabac. En revanche, la production et la consommation des stupéfiants et autres drogues comme la chanvre indienne (le hasch), si ce n'est que pour des raisons sanitaires, est carrément et formellement interdite ; tout ça à cause des effets néfastes associés à la consommations de ces produits. Au contraire, pendant les périodes de guerre que Kourouma déploie dans ses œuvres, la drogue sert d'outil de travail des groupes armées d'une manière répandue, tant si bien que même les enfants qui s'ajoutent aux groupes n'en sont pas exempts. Tout le temps ou presque tous les jours, ils sont obligés de prendre de la drogue pour pouvoir bien mener leur mission. Birahima reconnaît dans son récit qu'il y a assez de drogue à leur disposition et ils en consomment à leur barbe :

Et chaque fois elle en profitait pour fumer le hasch et croquait de l'herbe. Nous avons le hasch et l'herbe en provision. (A provision signifie en grande quantité). A provision parce que nous avons vidés le stock. Et elle fumait et croquait sans discontinuer. (89.)

La drogue n'est plus un sujet de tabou pour les enfants entraînés dans la guerre. Ils consomment le hasch comme bon leur semble. L'enfant en contact permanent de la drogue fait un grand thème chez Kourouma, particulièrement dans *Allah n'est pas obligé*. Sous l'influence des drogues les enfants, sans contrôle d'ailleurs, s'engagent dans toute sortes orgies : conduisent des razzias pour piller les villageois, violent les jeunes filles sans pudeurs, tuent sans peur etc :

Donc un matin, au bord de la piste menant à la rivière, une des filles fut trouvée violée et assassinée. Une petite fille de sept ans, violée et assassinée. Le spectacle était si désolant que le colonel Papa le bon en a pleuré à chaudes larmes. (.81.)

Voilà ce que peut faire les enfants rendus téméraires par les drogues, enfants qui autrement seraient à l'école à préparer leur destin avenir, mais qui, malheureusement, se vautrent dans les activités d'adultes, dans un monde où ils n'ont rien à gagner, tous à perdre. Ces enfants déjà délabrés et abrutis, forcés dans les « guerres tribales » d'Afrique, sont vraiment une espèce maudite car leur avenir leur est fauché par la société et ils n'en peuvent rien contre.

L'instabilité sociale

L'instabilité désigne toute situation non fixe ou non permanente ou non paisible. Dans les romans de Ahmadou Kourouma, l'instabilité est causée, principalement par la guerre, mais aussi par d'autres turpitudes anthropiques. Dans les régions qui font cadre de ces œuvres,

ces conditions transforment l'existence des citoyens en un véritable enfer sur terre. Or, ce sont *Allah n'est pas obligé* et *Quand on refuse, on dit non* (en particulier celui-là), qui débordent des péripéties peignant le plus ces conditions non seulement malsaines au développement de l'enfant, mais qui lui sont aussi très déroutantes, malheureusement.

En plupart, les guerres sont à l'origine de la rupture de l'équilibre social et de la détresse de l'enfant. Par leurs caractères meurtriers et mortifères, elles ébouriffent, bafouillent et endeuillent des familles, changeant de statut aux enfants qui deviennent orphelins comme l'affirme Birahima qui nous rappelle la mésaventure de Kik dans *Allah n'est pas obligé* :

Dans le village de Kik, la guerre tribale est arrivée vers dix heures du matin. Les enfants étaient à l'école et les parents à la maison. Dès les premières rafales, les enfants gagnèrent la forêt... son père égorgé, son frère égorgé, sa mère et sa sœur violées et les têtes fracassées. P 96.

Ce funeste tableau est de nature à déstabiliser l'enfant qui reste alors que toute sa famille a été exterminée. Il est condamné au désespoir, abandonné qu'il est. Il sombre dans l'errance et se retrouve dans l'encadrement machiavélique de certains adultes qui l'obligent à perdre son innocence. Lui aussi, comme Birahima et d'autres enfants, n'a plus personne sur terre, et doit devenir enfant-soldat, un small-soldier. Ce changement de statut social rentre aussi dans les manifestations de la détresse et traduit concrètement l'instabilité qui en est consécutive.

Aux temps de guerre, la liberté des personnes et la sécurité des enfants sont grièvement atteintes. On mène une existence des animaux de la jungle où le plus fort règne, et pour des raisons apparentes, l'enfant est le plus grand perdant dans des telles situations. Dans cette sauvagerie, les enfants innocents sont massacrés, les structures symboliques de l'éducation des jeunes telles que les écoles, les églises, etc., sont détruites par les guerriers. Ils ne s'arrêtent pas là, car ils vont même jusqu'à détruire les derniers retranchements de la barbarie comme les orphelinats où l'enfant se retire pour fuir la férocité des guerriers après avoir perdu tous ses parents. Le témoignage suivant illustre suffisamment les débordements dont sont coupables ces meurtriers :

On envoya Sarah chez les sœurs dans un orphelinat de la banlieue de Monrovia. Elle était là quand éclata la guerre tribale du Libéria. Cinq sœurs de cet orphelinat furent massacrées, les autres purent foutre le camp dare-dare sans demander leur reste. Sarah et quatre de ses camarades se prostituèrent avant d'entrer dans les soldats-enfants pour ne pas crever de faim. Ibid. P.92.

Il est évident que les adultes sont responsables de l'instabilité sociale qui est l'une des formes de la détresse des enfants. Ils multiplient les stratégies pour les fragiliser après leurs avoir dépourvus des parents. En détruisant ainsi les orphelinats qui sont leurs derniers recours, et en tuant les responsables de ces structures, ils ne laissent pas le choix à leurs victimes. Logiquement, les enfants sombrent, certains dans la prostitution, d'autres dans la drogue pour commettre des actes répréhensibles, et d'autres encore dans diverses formes de crimes pour se sustenter la vie.

Respect des droits des enfants

L'œuvre romanesque de Ahmadou Kourouma lui permet de mettre en relief la question de la responsabilité des adultes vis-à-vis aux enfants, leur accordés comme bénédiction de Dieu. On constate avec beaucoup de regret que ceux-ci sont moins soucieux des intérêts des enfants et se dérobent ostensiblement de leurs obligations d'amour, de protection, d'éducation sans que cela n'émeuve personne. Pourtant, des organismes de protection des enfants multiplient chaque jour des chartes dans l'optique sus-évoquée. Or, aucun projet de société ne peut exclure la prise en charge des enfants. Mais que reste-t-il encore dans un environnement où tous les symboles de l'éducation ont été dévastés par la guerre? On ne devrait trouver aucune excuse à tous les bourreaux qui s'attaquent à l'intégrité des enfants.

Condamnation des guerres

Le constat amer est que la plupart des personnages-enfants de l'univers de la littérature francophone sont aux prises avec un environnement déstabilisé par les crises et les affrontements fratricides. Ainsi dans leur testament mnémonique, ils transposent les traumatismes pour dénoncer les guerres, interpellent l'opinion générale. Dans leur projet de s'opposer radicalement aux conflits armés, avec leurs conséquences fatidiques, les narrateurs-enfants décrivent les crises qui avilissent les enfants avec des précisions déconcertantes. (Mvondo, 2016.)

Dans cette même optique, le roman d'Ahmadou KOUROUMA constitue une impressionnante fresque de la société de l'Afrique de l'Ouest dont la paix est grevée par des « guerres tribales », à emprunter l'expression de Birahima. Parti de la Côte d'Ivoire, le narrateur de *Allah n'est pas obligé* et *Quand on refuse, on dit non* campe son récit au Libéria, en Sierra Leone et en Côte d'Ivoire, pays dévastés par des guerres fratricides, ce qui fait tout le tragique des personnages-enfants. Ces pays ont été balkanisés par les seigneurs de la guerre, avec des conséquences irréparables sur les populations. En dehors d'énormes pertes en vies humaines, on enregistre des traumatismes indélébiles, particulièrement chez les enfants. Les droits de l'homme sont banalisés et simplement ignorés. *Allah n'est pas obligé* et *Quand on refuse, on dit non* sont des romans-reportages dont les narrateurs-enfants se chargent de traduire la détresse des personnages-enfants victimes des guerres, privés des familles et de tout qui leur est due à cet âge. Ils sont drogués et formés par des adultes pour tuer, piller, incendier. Ils perdent leur enfance à l'autel du cynisme des adultes insensibles. Par cette narration crue et violente des événements dans l'univers du roman de Kourouma, le romancier choque volontairement les consciences pour appeler à la raison. Mettre les personnages-enfants, et, à travers eux, tous les enfants du monde africain, en sécurité maximale est le noble projet de Ahmadou Kourouma.

En voilà donc son cri d'ordre ultime pour le devenir de l'enfant – l'enfant pulvérisé et traumatisé par les actes égoïstes de la société qui devait le protéger et lui faire éclore, fleurir, croître et épanouir.

Conclusion

Ahmadou Kourouma est un écrivain africain francophone de la période post coloniale qui marque le début d'une ère littéraire nouvelle et appartient ainsi à la deuxième génération de romanciers africains. La société africaine postcoloniale est marquée par l'autoritarisme, le népotisme, la dictature et par beaucoup d'autres maux qui caractérisent la classe au pouvoir. Avec les indépendances, les peuples africains s'attendaient à une vie beaucoup plus aisée, mais leur rêve va s'estomper suite à ces maux, pour leur ne laisser que la misère, le désespoir. C'est sur ce plan qu'évoluent les romans de Kourouma.

Les dirigeants représentés dans ses romans sont des despotes, des tyrans et des dictateurs corrompus. Ils exploitent, maltraitent, tuent leurs confrères à cause du pouvoir, abusent le pouvoir, laissant la société imprégnée des vices et des problèmes anti-sociaux. Aussi, les conflits issus de la lutte pour le partage du pouvoir et le désir des leaders de se pérenniser en autorité font éclater des guerres vraiment inutiles avec des conséquences graves et diverses. L'univers diégétique des textes du romancier ivoirien donne à voir ces situations qui laissent percevoir la tragédie historique que vit le continent africain en nous donnant une perspective sociocritique de l'univers référentiel. Kourouma emploie son œuvre pour attirer l'attention sur l'incohérence des postures idéologiques prises par ces dirigeants africains en lançant une attaque virulente à leur encontre pour n'avoir pas pu trouver les ressorts nécessaires à l'épanouissement du continent, pour les déchéances, tant politiques, sociales, que économiques, dans lesquelles ils le font se vautrer. Dans cet essai nous avons essayé de relever et expliquer quelques-uns des maux soulevés par l'auteur dans ses œuvres.

Au niveau stylistique Kourouma paraît très originale dans ses productions littéraires. Il a créé un style écrit à partir de la langue et du parler malinkés, exhibant une exubérance frénétique dans l'usage de la fusion des contes et des proverbes malinkés qui donnent à son œuvre son authenticité. Son écriture est donc celle qui subvertit l'écriture classique française au niveau du fond et au niveau de la forme. Nous avons alors, par surcroît aux tares qu'il présente à son lectorat, également fait une petite exégèse de cet aspect aussi important de son roman.

En somme et en grosso modo, Ahmadou Kourouma évolue comme un écrivain au service des notions de liberté et d'égalité au sein de la communauté africaine – liberté tant politique, sociale et linguistique – et c'est dans cet optique et avec ce mobile qu'il s'adresse à la société africaine dans la généralité de son œuvre romanesque.

References

- Jean-Claude Nicolas *Comprendre les Soleils des Indépendances d'Ahmadou Kourouma*, Paris, Editions Saint-Paul, 1985.
- Paul Robert, *Le nouveau petit Robert de la langue française 200*, Paris, Robert, 2006.
- Francis Etsè Awitor, « Le rite de passage ou la violence dans Les Soleils des Indépendances d'Ahmadou Kourouma », Université « François Rabelais », Tours. 2012. Article monté à l'internet le 29 mai, 2016.
- Poulin, « *Les Soleils des Indépendances* », in *Relations*, décembre 1968, Montréal
- Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Editions du Seuil, 1972.

- Alain Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, Paris, les éditions de minuit, 1963.
- Ripault, Ghislain. « Les Soleils de Kourouma Brillent par Leur Présence », Paris, C. L. E. F, Notre Librairie, vol 87, 1983: 6-10.
- Chukwunonso Muotoo, « La Dictature Dans Les Œuvres d'Ahmadou Kourouma: une lecture postcoloniale », UJAH Volume 19 No.1, 2018, <http://dx.doi.org/10.4314/ujah.v19i1.5>, téléchargé le 3 juin, 2022.
- Selom Komlan Gbanou, « *En Attendant le Vote des Bêtes Sauvages* or the novel of a 'truth teller' (Ahmadou Kourouma) », in *études françaises* (Montréal, Québec) · January 2006. <https://www.researchgate.net/publication/297459544>
- Marie Feyel-Bulté, *Visions de l'enfant-soldat : construction d'une figure dans les littératures africaines*, Thèse de Doctorat présente au Centre d'Études des Littératures et Langues Anciennes et Modernes (CELLAM), Université de Renne 2, Haute Bretagne en 2016 et téléchargé de <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01426667> le 23 juillet, 2022.
- Sélom Komlan Gbanou, « En attendant le vote des bêtes sauvages ou le roman d'un "diseur de vérité" », *Études françaises*, vol. 42, n° 3, 2006, p. 51-75. Copie numérique au URL : <http://id.erudit.org/iderudit/015790ar>, telechargee le 3 juin, 2022.
- Bernard Lecherbonnier, *Initiation à la littérature négro africaine*, Paris, Fernand Nathan, 1977.
- Faustin Mezui M'okane, *Les écritures de la déshumanisation chez Ahmadou KOUROUMA*,
- Alexie Tcheuyap, « Mémoire et violence chez Ahmadou Kourouma » Ahmadou Kourouma ou l'écriture comme mémoire du temps présent Volume 42, numéro 3, 2006. URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015789ar>.DOI : <https://doi.org/10.7202/015789ar>
- Chevrier Jacques & Traore El Haj Amadou Tidiane, *Littérature africaine, histoire et grands thèmes*, Paris, Hatier 1987.
- Victor Aire, *Essais sur le roman francophone africain*, Jos, St Stephen BookHouse Inc, 2005.
- Picard Alain, *Littérature d'Afrique Noire*, Paris, CNRS éditions et Karthala 1995.
- Robert L., et al, *Les littératures francophones depuis 1945*, Paris, Bordas, 1986.
- Coquery-Vidrovitch Catherine, *L'Afrique noire de 1800 à nos jours*, presse universitaire de France, (PUF), 1992.
- Gérard Genette, *Discours du récit*, Paris, Editions du Seuil, 2007.
- Édouard Glissant, « Rhizome » in *Edouard Glissant : une pensée archipélique* 2004, en ligne, disponible le 20 juillet, 2022, URL : <http://www.edouardglissant.fr/rhizome.html>.
- N'Guessan Jérémie Kouadio, « La situation linguistique de la Côte d'Ivoire ». *Diagonales*, n ° 26, Paris, Hachette, pp. 42- 44, 1993.
- Massamba Sarr, *Conflits identitaires et unité de l'État*. Mémoire présenté en vue de l'obtention d'un Master en Sociologie. Dakar : Université Cheikh Anta Diop 2008.
- Jean-Michel Djian, *Ahmadou Kourouma*, Paris, Editions du Seuil, 2010.
- Imeta Akakpo, *La représentation de l'enfance dans Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma et contours du jour qui vient de Léonora Miano*, a thesis submitted to the Dept of French, University of Ghana, for Master of Philosophy Degree in French, July 2018. University of Ghana <http://ugspace.ug.edu.gh>
- Françoise Dolto, *La Cause des enfants. En respectant l'enfant, on respecte l'être humain*, Paris, Robert Laffont, 1985.
- Jean Paul Sartre, *Les mots*, Paris, Gallimard, 1964.
- Charles Sylvian Eloundou Mvondo, « Récit testimonial des enfants en détresse dans le roman francophone », Essais mis sur le web le 20 octobre, 2016.